



UN JÉSUISTE DOMINICAIN À LA DÉFENSE DES HAÏTIENS

Un entretien avec le P. Mario Serrano, S.J., coordonnateur de l'apostolat social de la Province jésuite des Antilles

Eh oui! Les jésuites originaires de la République dominicaine sont des «jésuites dominicains». La Province jésuite des Antilles a une longue tradition d'implication sociale. Une des figures jésuites les plus connues est celle du père Mario Serrano, 47 ans. Parmi ses nombreuses responsabilités, il dirige le Centre de coordination et d'animation de la pastorale haïtienne de la Conférence épiscopale de la République dominicaine. Depuis des années, le père Mario – surnommé «Moreno», une allusion à sa peau foncée – se bat pour que les Haïtiens et leurs descendants vivant dans son pays soient traités avec justice et dignité.

Pierre Bélanger: Père Mario Serrano, comment aimeriez-vous vous présenter?

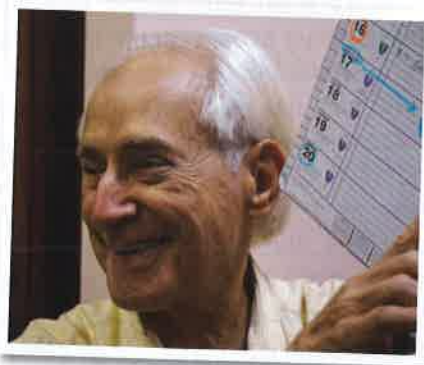
Mario Serrano: Je viens de la campagne, de Zumbi, dans la province de San Cristobal. Dans cette zone, les gens ont la peau foncée; à une certaine époque, un bon nombre d'esclaves vivaient là. De fait, c'est dans cette région qu'a eu lieu la première révolution des esclaves sur le continent américain.

J'ai fait mes études, à partir de la 4^e année, au *Politécnico Loyola*, une institution jésuite, où j'ai étudié jusqu'à la fin de mes études techniques en agronomie. J'ai connu véritablement la Compagnie de Jésus seulement au cours des 4 dernières années du collège. Je savais que les jésuites dirigeaient l'école, mais je n'avais pas eu de contacts personnels avec des jésuites.

Ce lien s'est fait quand les pères Xavier Lemus et Tomás Marrero m'ont donné l'occasion de fréquenter la communauté. Je suis entré dans la CVX, animée par le P. Lemus, et le P. Marrero m'a donné l'occasion de m'impliquer dans le travail pastoral d'un quartier populaire. Ce type d'action m'a immédiatement rejoint. La question que le P. Marrero nous posait c'était: «Qu'allez-vous faire pour votre pays?» Il nous faisait comprendre que la foi nous invitait à nous poser cette question comme à nous poser la question plus générale: «Qu'est-ce que vous allez faire de votre vie, pour les autres?»

Concrètement, certains d'entre nous étaient invités à animer des camps, durant les vacances d'été, pour des jeunes de quartiers pauvres

de la capitale; le père nous incitait aussi à nous impliquer dans le sud-ouest du pays, dans une zone très pauvre. Avec lui, j'ai acquis une formation sociale supplémentaire, quelque chose que je n'avais pas reçu dans le cours régulier du programme du collège. La sensibilisation à la situation des jeunes les plus



Le P. Tomás Marrero, S.J., a initié Mario Serrano à la justice sociale.

pauvres m'est donc venue du P. Marrero. Au *Politécnico*, il avait une attention particulière pour les jeunes, pour la plupart de familles pauvres, qui, comme moi, venaient des campagnes de l'intérieur du pays et qui vivaient en pension à San Cristobal. C'est donc avec lui que j'ai été invité à lire la réalité sociale du pays. Ce fut en me rapprochant des situations de pauvreté, en m'impliquant concrète-

ment, que j'ai été attiré vers la Compagnie de Jésus.

J'ajoute qu'au *Politécnico*, on donne d'abord une excellente formation technique, mais le programme comporte aussi, pour ceux qui veulent bien y entrer, un volet pastoral qui met en lumière la dimension humaine de la personne, au-delà de la formation strictement professionnelle. Le père Marrero nous introduisait à cette dimension. C'était plus qu'une invitation à aller à la messe ou à être des « bons garçons » ; il nous enseignait à nous préoccuper des autres, en particulier à comprendre les injustices, de telle sorte que vers la fin de ma dernière année, j'ai été au cœur d'un conflit et j'ai été mis à la porte du collège !

Cette expérience m'a renforcé dans mon option chrétienne. J'ai compris que je pouvais soutenir une cause juste et accepter les conséquences de mes engagements. J'avais fait un choix, à partir de ce que je croyais vraiment du fond du cœur, un choix pour la justice. Je n'étais pas le seul, mais j'étais certainement parmi les leaders.

De fait, les choses se sont arrangées parce que nos parents sont intervenus. On nous a obligés à passer un examen supplémentaire et nous avons pu obtenir notre diplôme. J'ai bien réussi mais, avec mes résultats, j'ai reçu une lettre me disant qu'à cause de mon leadership dans le mouvement de contestation, on m'imposait certaines sanctions. Je me suis bien souvenu que c'était grâce au père Marrero, qui avait lutté pour moi, que j'avais été réintégré, que j'avais pu passer les examens et obtenir mon diplôme.

PB: Toute cette histoire aurait pu être une bonne raison pour ne plus vouloir rien savoir des institutions jésuites ! Et pourtant, vous êtes devenu vous-même jésuite !



Une marche pour la dignité à Guachupita, paroisse des jésuites.

MS: C'est vrai. Mais j'ai reconnu que c'est un jésuite qui avait semé en moi la notion de justice, de justice sociale, et c'était aussi ce même jésuite qui avait lutté pour qu'on me fasse justice. J'avais aussi connu les jésuites qui travaillaient dans les quartiers populaires où j'avais fait des activités parascolaires et ceux-là aussi m'attiraient. On pourrait dire que plusieurs des jésuites du collège ne m'inspiraient pas du tout, mais que j'ai été plus influencé par les autres !

À propos de ma vocation, je me souviens très bien qu'à l'occasion d'une retraite, vers la fin de mon cours, j'avais dit au Seigneur dans ma prière : « Demande-moi tout ce que tu voudras, je serai disponible, sauf être un prêtre ! » C'est que j'avais eu aussi maille à partir avec les capucins près de chez moi. Nous, les jeunes, on aimait aller jouer sur leur terrain et prendre les mangues dans les arbres. Mais les prêtres nous chassaient. Alors, je n'avais pas une image très positive des prêtres !

PB: Finalement, quand donc avez-vous décidé d'entrer dans la Compagnie de Jésus ?

MS: J'ai terminé mon cours. Ensuite, j'ai travaillé durant un an et demi dans une entreprise privée, comme agronome. C'est alors que j'ai pris la décision de m'engager dans la vie religieuse, car je voyais que les *campesinos* n'étaient pas bien traités par l'entreprise. Moi, un agronome professionnel, je me sentais plus proche des *campesinos* que des propriétaires de l'entreprise. C'est alors que

j'ai senti une consolation très forte : j'ai senti que je pourrais offrir toute ma vie pour accompagner les gens simples.

PB: Vous vous êtes présenté chez les jésuites, et même si vous aviez laissé une image plus ou moins positive de votre passage au *Politécnico*, on vous a accepté ?

MS: Là encore, je fus accepté avec la recommandation du P. Tomás Marrero. Il avait bien connu le conflit dans lequel j'avais été impliqué. Il savait que je m'étais battu pour quelque chose de juste. De plus, dans l'équipe dédiée à la formation des jeunes jésuites, plusieurs responsables avaient une vision sociale et religieuse profonde.

PB: Brièvement, dites-nous quel a été votre cheminement depuis votre entrée.

MS: Durant mes deux ans de noviciat, nous travaillions en même temps dans des quartiers pauvres. Ensuite, ce furent cinq ans d'études d'humanités et de philosophie. J'ai continué d'être impliqué dans les *barrios*, les quartiers populaires de Santo Domingo où la Compagnie anime une paroisse. L'été, de plus, j'allais vivre dans les *bateys*, pour apprendre le créole en vivant avec les gens qui travaillent dur dans les champs de canne à sucre.

J'ai fait ma régence avec le P. Jorge Cela au *Centro Bonó*, notre centre d'analyse sociale. Nous avons organisé ensemble des ateliers de formation, des recherches sociologi-

ques, et nous avons aussi pris contact avec les Haïtiens vivant en République dominicaine. J'ai organisé le travail du centre social avec les Haïtiens. Je suis allé ensuite durant quatre ans au Venezuela pour étudier la théologie et, là-bas, j'ai aussi accompagné des groupes d'Haïtiens car il y en avait passablement à Caracas.

J'ai donc toujours été impliqué dans les questions sociales, cultivant non seulement un intérêt mais aussi une préoccupation forte pour toutes ces questions. Puis je suis revenu au pays et ai été ordonné prêtre. J'ai travaillé encore un an au *Centro Bonó*, puis on m'a envoyé à New York pour faire une maîtrise en sociologie. Durant ces deux ans, j'ai vécu à Brooklyn puis à Harlem, où vivent beaucoup d'Haïtiens et de Dominicains. J'ai travaillé avec les deux communautés. Ensuite, je suis revenu à Santo Domingo pour diriger le centre social à partir de 2004.



Mario Serrano durant une émission télévisée.

PB: Et maintenant, quelles sont vos responsabilités ?

MS: Je dirigeais le centre social, puis on m'a donné la responsabilité du *Service jésuite aux migrants*, enfin, j'ai été choisi pour animer l'ensemble du secteur social de la Province. Mon rôle est de tenter d'articuler un espace dans lequel les responsables de centres sociaux, les jésuites impliqués dans les questions sociales et les gens de la communication puis-

sent se rencontrer et s'entendre pour prendre des décisions qui aillent dans le même sens. C'est un rôle d'orientation pour une meilleure efficacité dans le secteur social.



La vie difficile des Haïtiens à Santo Domingo.

PB: Qu'en est-il, plus spécifiquement, du secteur des migrations ?

MS: Le travail avec les migrants fait partie du travail social, ça n'est pas une « œuvre » à part. Je suis le répondant pour toute la région des Caraïbes du *Service jésuite pour les migrants*. La Province jésuite du Canada français participe à ce travail parce qu'Haïti en fait partie.

PB: Et vous avez aussi des responsabilités au niveau de l'Église dominicaine ?

MS: Dans le champ de la migration seulement. Depuis deux ans, je coordonne la pastorale haïtienne. Il y a un bureau dédié à cela à la Conférence épiscopale. Nous accompagnons les responsables diocésains de la pastorale haïtienne et aussi des prêtres qui vivent dans des contextes où le travail avec les populations haïtiennes ou d'origine haïtienne demande plus d'attention.

PB: Il y a une immigration haïtienne dans tous les diocèses du pays ?

MS: Il y en a dans tout le pays. Elle est très considérable car les Haïtiens sont au cœur de l'agriculture dans

notre pays. Notre pays est encore fortement agricole et nous avons besoin de main-d'œuvre dans ce domaine. Ce sont les Haïtiens qui, bien souvent, travaillent dans les champs. Il y en a de plus en plus dans la construction, disséminés partout dans le pays. Aussi maintenant dans le domaine du tourisme— où ils sont souvent engagés pour leurs compétences linguistiques — sans compter le travail domestique et les agences de gardiennage.

PB: Les jésuites de la Province des Antilles sont fortement impliqués dans la défense des droits des Haïtiens en République dominicaine. Parlez-nous de cela.

MS: Nous avons mené une forte campagne pour la régularisation de la situation de citoyenneté des Dominicains issus de parents immigrants — en général ce sont des Haïtiens — qui, par décision d'un tribunal constitutionnel, n'auraient pas la nationalité dominicaine et se retrouveraient, de fait, apatrides.

PB: C'est un sujet qui nous tient à cœur au Québec. Nos lecteurs ont suivi la situation des Haïtiens et sont sensibilisés à leur condition, surtout en Haïti. Vous, les jésuites de République dominicaine, vous avez une attention particulière pour les Haïtiens qui vivent dans votre pays ?

MS: Oui, sur deux plans. D'une part, nous avons, en tant que jésuites, une forte tradition d'accompagnement des immigrants haïtiens dans le pays. Pas nécessairement dans les bateys, mais plutôt à la frontière et dans les zones urbaines. Car nous nous sommes aperçus que si d'autres groupes étaient impliqués dans les *bateys*, personne ne s'occupait des Haïtiens ailleurs. Nous le faisons depuis 1995, par le travail de *Solidaridad Fronteriza* (Solidarité frontalière) dans le nord, et avec le *Service jésuite des réfugiés* et migrants dans tout le pays.

D'autre part, nous cherchons à accompagner les immigrants non seulement pour les aider à mieux vivre mais aussi pour leur permettre d'être formés et d'avoir éventuellement une influence politique. Cela implique aussi qu'on tente de briser le fond de racisme qui existe dans la culture dominicaine. Nous voulons que la population puisse s'ouvrir à la population haïtienne, reconnaître son apport.



Le père Mario, durant une campagne pour les droits des Dominicains d'origine haïtienne.

Je pense que c'est plus facile pour nous, Dominicains – plutôt que pour des étrangers ou des Haïtiens – de dire aux Dominicains que le racisme existe dans notre culture et qu'on doit s'en débarrasser. Je le constate dans mon engagement en Église: je parle avec plus de liberté parce que je suis Dominicain et qu'on ne peut m'expulser du pays. Je puis attirer l'attention sur une réalité que j'ai vécue moi-même, parce que, peut-être, j'ai la peau plus foncée que la moyenne des gens. J'ai été éduqué dans ce contexte raciste; j'en parle en connaissance de cause. À l'école, on nous enseignait qu'Haïti nous avait réduits en esclavage durant 22 ans. On niait totalement toutes nos racines noires; on taisait la joie que notre peuple avait exprimée quand les Haïtiens étaient venus ici en 1822, ce qu'avait signifié de positif pour les plus pauvres la présence du gouvernement haïtien dans un moment de restauration du pays. Tous les aspects positifs de l'histoire entre

Haïtiens et Dominicains ont été cachés. Ce racisme, je peux témoigner qu'il existe; je puis interpeller mes compatriotes et leur dire: « Nous devons guérir cette blessure ». Je suis un Dominicain qui parle d'une réalité dominicaine: j'ai donc une certaine crédibilité.

PB: Les gens sont-ils prêts à entendre ce message ?

MS: Il faut les préparer! C'est notre travail.

En fait, ce type de discrimination existe dans bien des pays du monde. Une discrimination non pas d'abord vis-à-vis des Noirs, mais bien souvent vis-à-vis des pauvres. Le problème, c'est la pauvreté, c'est cela d'abord qui marginalise. Et si on est une femme dans cette situation, c'est pire. Si on est une femme haïtienne, dans le contexte dominicain, c'est encore bien pire. Nous, jésuites, voulons travailler là-dessus, avec nos institutions. Nous offrons un personnel technique qui peut aider au changement de mentalité et de politiques publiques. Notre travail est de défendre ces gens, immigrants pauvres, qui n'ont pas de voix dans la société. Le but que nous cherchons à atteindre, en dialoguant avec les gens d'affaires, les syndicats, les autres Églises, c'est d'en arriver à une nouvelle gestion de l'immigration dans le pays. De fait, on avance car un plan de légalisation pour les immigrants est en voie d'être adopté. Nous, les jésuites, allons appuyer la mise en pratique de cette loi de sorte que la situation de beaucoup d'immigrants puisse être régularisée. Cela va impliquer que les deux États, dominicain et haïtien, s'engagent dans le sens de cette nouvelle loi.

Dans la même veine, c'est très important à notre avis d'investir dans la relation binationale pour l'avenir de l'île. Nous voulons le faire en tant que jésuites et cela, donc, nous voulons le

faire par des mécanismes de rencontre entre les jésuites des deux pays. Ce travail d'accompagnement des immigrants, essentiellement haïtiens, est un travail prophétique que nous avons pris à cœur. Et ce fut presque une surprise pour nous que l'Église catholique de la République dominicaine nous demande à nous, jésuites, de créer et de superviser une pastorale spécifiquement pour les immigrants haïtiens. On nous l'a demandé, même si on avait conscience que notre approche, dans ce domaine, avait d'abord été sociopolitique plutôt que pastorale.

En fait, je pense que le développement des services pastoraux pour les Haïtiens, ici en République dominicaine, permet de faire un lien avec les racines mêmes du christianisme: l'attention aux petits. C'est donc une grâce pour nous, comme jésuites, d'être impliqués là. C'est fondamental, cet aspect de fraternité humaine dans notre foi. Nous cherchons à aider notre peuple à considérer comme frères et sœurs des gens qu'on nous avait appris à regarder comme des ennemis. Notre crédibilité se joue sur ce terrain.



Logo du Réseau jésuite pour les migrants, auquel participent les jésuites du Canada français et d'Haïti.

PB: Dans cette veine, vous avez lancé une campagne publique sur le thème « *La hospitalidad nos enriquece* » (L'hospitalité nous enrichit).

MS: C'est une campagne de la Compagnie de Jésus qui fait partie de

la stratégie dans l'ensemble des Caraïbes où nous voulons travailler en réseau sur le thème de la migration. Nous nous sommes rendu compte que nous ne pouvions continuer à faire du bon travail séparément, dans chacune de nos œuvres, sur tel ou tel aspect des phénomènes migratoires, si nous voulions atteindre des résultats probants. Nous devons nous unir et encourager même les œuvres qui ne sont pas du « secteur social » à travailler avec l'esprit qui nous anime. Ainsi, une maison de retraites peut accueillir des groupes d'immigrants, une station de radio peut participer aux campagnes, un collègue peut sensibiliser ses élèves, un groupe de la CVX peut se pencher aussi sur cette question. La stratégie a donc été de commencer par la promotion d'un thème qui puisse nous unir tous, celui de l'hospitalité. Nous avons conçu une campagne sur ce thème. Tous, nous pouvons être hospitaliers: 100% hospitaliers, 0% discriminatoires! C'est la stratégie pour sensibiliser tout le corps apostolique de la Compagnie de Jésus à l'attention prioritaire aux immigrants.

PB: Est-ce que cette campagne ne peut pas se faire au niveau de toute l'Église?

MS: De par mon poste au niveau de la Conférence épiscopale, je fais passer les mêmes valeurs, les mêmes idées, même si la « signature » de la campagne est celle d'institutions jésuites. Cela permet que nous puissions inviter à participer à cette campagne différents secteurs de la société ecclésiale et civile.

PB: Avant de terminer, père Mario, parlez-nous un peu du travail ou des objectifs communs qui pourraient favoriser la collaboration des jésuites qui vivent sur cette même île, en République dominicaine et en Haïti?

MS: Nous voulons offrir le témoignage que nous sommes une seule

Compagnie de Jésus. Comment appeler à la fraternité si nous-mêmes ne commençons pas par donner un témoignage de fraternité entre nous? Une « Compagnie » faite de compagnons! Nous faisons face à ce défi et, pour le relever, nous avons renforcé nos relations. Dans le nord, la création de *Solidarite Fwontalye* à Ouanaminthe a raffermi les liens avec notre œuvre équivalente à Dajabón (*Solidaridad Fronteriza*). Des scolastiques haïtiens viennent faire une partie de leur formation ici, à Santo Domingo; les scolastiques dominicains vont apprendre le créole en Haïti et faire des expériences pastorales. De plus, au *Service jésuite pour les migrants*, nous avons des réunions pour coordonner notre travail sur l'ensemble de l'île. C'est sans oublier que, lors du tremblement de terre de 2010, la solidarité entre jésuites des deux pays s'est fortement exprimée.

Nous voulons aussi nous donner de l'espace pour rêver ensemble à des projets communs; cela pourra nous unir, en vue du service de nos peuples.

PB: Considérant tout ce dont nous venons de parler, qu'est-ce qui, fondamentalement, vous anime et vous permet de continuer à vous engager?

MS: Personnellement, le défi du travail avec les immigrants haïtiens a été une grâce formidable qui m'a permis de rejoindre les fondements du christianisme. Mon travail avec les immigrants haïtiens en République dominicaine a été ce qui m'a valu critiques, confrontations, menaces même de secteurs passablement agressifs. Pourtant, en même temps, cela m'a permis et a permis à mes compagnons d'engagement de nous enraciner dans l'évangile. Tous, nous sommes frères au-delà des frontières, des cultures, des langues. Sentir aussi que je participe dans mon travail à la construction d'une vie plus digne pour tous, c'est là où se vit la vraie Eucharistie, là où le pain est véritablement partagé, là où nous communions avec Jésus qui chemine avec son peuple. Pour moi, ça me permet de vivre le sacré dans chaque don, dans chaque engagement, dans chaque mobilisation sociale: je vis le sacré de la présence de Dieu au milieu de son peuple.

PB: Merci pour ce témoignage fort, Père Mario. Nous reprendrons contact avec vous pour que vous nous parliez plus longuement de l'implication des jésuites dans le développement des politiques sociales en République dominicaine. ■



Affiches de la campagne « L'hospitalité nous enrichit ».
 - « Dans l'Église, il n'y a pas d'étrangers »
 - « Demandons un cœur qui accueille les étrangers »
 - « Le respect et l'attention ne connaissent pas de frontières »

LE BRIGAND

Bibliothèque
Edmond Desrochers
24 NOV 2014
CENTRE JUSTICE ET FOI
25, Jarry ouest, Montréal (Qc) H2P 1S6
Tél. : (514) 387-2541

République dominicaine et Haïti
L'héritage des « missions jésuites »
en Amérique latine